

Anne Loréal

Un jour nouveau se lève sur les grandes plaines

DU MEME AUTEUR

Constance, Incartade(s) éditions, 2019

I

L'appel du lointain

La leçon de monseigneur Bazin

Hiver 1860

La chapelle était plongée dans le silence et l'obscurité. Pas un souffle de vent, pas un bruit ne venaient troubler le sommeil de la petite église de campagne. À l'intérieur comme à l'extérieur, tout était plongé dans un repos glacé.

Allongée de tout son long sur les grandes dalles de pierre polies au pied de l'autel, la jeune novice ne sentait plus ses membres. Son corps entier était engourdi, transi de froid. Elle reposait face contre terre les bras en croix, parfaitement immobile, presque statufiée. Comme si le contact avec le sol avait opéré au fil des heures une transformation miraculeuse et pétrifié tout son être, l'immortalisant en une pierre dure et froide. Elle se tenait là depuis la veille au soir, après complies¹, juste avant 21 heures. La nuit durant, elle avait pu suivre le défilement des heures au tintement des cloches : un coup pour le quart, deux coups pour la demie, trois coups pour les trois quarts, et enfin l'annonce de l'heure qui s'achevait.

Un rayon de lune tombé d'un vitrail avait un moment inondé le corps de la moniale de sa lumière bleue, sans s'y attarder. L'astre nocturne avait été bien incapable de la réchauffer. Endolorie par sa trop longue position immobile, elle avait enduré son supplice en silence, les mâchoires serrées et les larmes refoulées par sa seule volonté, persuadée que cette épreuve la mènerait tout droit dans les bras du Seigneur. Car enfin, si le Seigneur avait souhaité lui infliger cette souffrance, c'était bien dans un but précis. Elle avait eu toute la nuit pour y réfléchir et elle était maintenant certaine que tout ceci n'était que le préambule logique et la préparation nécessaire à l'accomplissement de son destin. Un destin dont elle rêvait depuis plusieurs années, depuis qu'à l'aube de ses 16 ans elle avait formulé à voix haute son rêve de sacerdoce.

Son tourment ne devrait plus durer bien longtemps. 5 heures avaient sonné. D'un moment à l'autre on viendrait la délivrer de sa

¹ Dernière prière du jour, qui se récite ou se chante le soir, après les vêpres.

pénitence. C'est alors qu'un grand fracas brisa le silence et la fit sursauter. La porte principale de la chapelle venait de s'ouvrir. Elle entendit un crissement, des sandales de cuir glissant sur la pierre lisse. Lentement, des petits pas nerveux se rapprochèrent, traversèrent la nef, le transept et le chœur, pour enfin s'arrêter devant la pénitente. Une forte odeur de camphre inonda les narines de la novice.

— Sœur Judith, il est temps, lâcha une voix enrouée et chevrotante.

La statue commença alors à s'animer. Doucement, elle se redressa et découvrit la cruauté d'un nouveau supplice. Ses muscles ankylosés lui arrachèrent des gémissements de douleur. Elle serra les dents et fixa la vieille nonne qui lui faisait face. Il s'agissait de sœur Marie-Adélaïde, la doyenne de la congrégation. Ridée par les nombreuses journées passées dans les champs inondés de soleil ou battus par les pluies, sœur Marie-Adélaïde était voûtée par les années et le poids de toute une vie passée à servir Dieu. Maintenant, à plus de 70 ans, elle regrettait qu'Il restât sourd à ses plaintes et à ses lamentations. Devait-elle vraiment continuer à Le servir avec autant de dévotion malgré l'arthrite, malgré les douleurs que le baume au camphre avait tant de mal à apaiser ? Devrait-elle se résigner à attendre qu'Il décide de la rappeler enfin à Lui pour goûter un repos éternel qu'elle imaginait béni de Sa lumière ? Bien entendu, le Seigneur restait obstinément silencieux, alors sœur Marie-Adélaïde continuait à trotter aussi vaillamment que possible, faisant résonner ses petits pas nerveux partout dans les couloirs de la congrégation, promenant son odeur de camphre et son dos brisé. Courageuse, elle ne rechignait devant aucune des corvées que la mère supérieure lui affectait, soucieuse dans sa bienveillance de ménager les forces de la religieuse tout en lui offrant un sentiment d'utilité. Ainsi, c'était elle qui l'avait envoyée délivrer la novice de si bonne heure. Sœur Judith, elle, ne portait pas encore les marques d'une vie de servitude. Son visage, d'un ovale harmonieux, était celui d'une jeune femme fraîchement sortie de l'enfance. Elle avait ce teint pâle des demoiselles de condition aisée qui ont le privilège de se protéger du soleil. Son allure élancée, alliée à un maintien impeccable, portait la marque d'une éducation de qualité.

Toutefois, elle n'avait rien de l'arrogance de ces gens-là et son attitude était soumise.

Ses grands yeux noirs continuaient à fixer le sol avec résignation ; la novice attendait les instructions de son aînée. D'un simple geste de la main, la vieille nonne lui intima l'ordre de la suivre. Celle-ci longea de nouveau le transept, puis la nef, trotinant toujours, suivie de près par sœur Judith dont le pas était infiniment plus long et plus souple. Elles sortirent dans le froid piquant de cette nuit de février. Le vent rougit les joues fraîches de la novice mais n'eut aucun effet sur celles flétries et tannées de la vieille nonne. Elles dévalèrent les quelques marches du porche puis traversèrent à la hâte la petite cour pavée qui séparait la chapelle du logis des moniales.

La petite congrégation du Sacré-Cœur s'était installée en périphérie de la ville de Châtillon une vingtaine d'années auparavant. Avec le succès grandissant de la communauté religieuse, des bâtiments s'étaient construits au fil du temps. Deux logis se faisaient face, encadrant l'église. Celui sur la droite abritait les cellules des prêtres et des frères, le second, à gauche, logeait les sœurs ainsi qu'un certain nombre de journaliers dévoués à l'entretien de la communauté. La maison des moniales se voulait avant tout fonctionnelle. C'était une longue bâtisse rectangulaire de deux étages, avec en son centre un escalier d'un quart tournant orné d'une élégante rambarde de fer forgé, seul élément décoratif de l'austère façade. Le premier étage était le domaine de la mère supérieure. Il comportait une salle de prière, une bibliothèque, une salle à manger privée, une cellule et un bureau, le tout d'une simplicité et d'une modestie voulue par la religieuse. Les murs, dont le plâtre avait été blanchi voilà plus de vingt ans, avaient maintenant cette couleur jaunâtre des intérieurs paysans. Les meubles, peu nombreux et disparates, étaient le résultat de donations successives faites à la congrégation. La mère supérieure répondait souvent, à qui la pressait de faire des travaux, que cet intérieur simple était propice à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu. Le rez-de-chaussée était réservé aux religieuses, où réfectoire, cuisine, salles d'études se succédaient dans un espace certainement trop restreint pour la trentaine de sœurs qui s'y pressait chaque jour. Enfin, sous les toits à la Mansart du second étage étaient aménagées en enfilade une

quarantaine de petites cellules, toutes identiques, qui accueillait chaque soir les moniales pour le coucher. Pour l'heure, chacun était encore retranché derrière les murs épais de sa cellule, à l'abri de la rigueur hivernale. On pouvait deviner combien il était pénible à cette époque de l'année de quitter le dessous des couvertures, si minces soient-elles, alors que les feux dans les cheminées n'avaient pas encore été rallumés et que le vent glacial s'insinuait dans les soupentes, les fissures sur les murs ou les jointures des fenêtres. L'aube ne viendrait que dans deux heures mais il serait bientôt temps de célébrer laudes, le premier office de la journée. L'ensemble de la communauté du Sacré-Cœur se presserait alors dans la chapelle, les visages encore ensommeillés et les ventres vides, pour louer le Seigneur et le nouveau jour qui s'annonçait.

Sœur Judith et sœur Marie-Adélaïde gravirent prestement l'escalier de pierre extérieur et entrèrent avec soulagement dans le bâtiment, retrouvant la tiédeur du feu de la veille et la lumière réconfortante d'une lampe à huile. Elles traversèrent la salle de prières, la bibliothèque, puis arrivèrent devant la porte du bureau de la supérieure générale. Elles entrèrent. Mère Claude du Repentir était assise à son secrétaire, travaillant déjà à quelque courrier à la lueur d'une chandelle. La vieille femme accusait plus d'une cinquantaine d'années. Elle avait les traits sans finesse d'une paysanne et un embonpoint qui ne faisait qu'accentuer sa bonhomie. Un feu venait d'être allumé et crépitait dans l'âtre, dispensant dans la petite pièce une lumière dansante. Un fauteuil à haut dossier, tapissé d'un velours vert aux tons passés, tournait le dos aux deux moniales. Sœur Judith s'imagina un instant pouvoir s'y blottir pour enfin se réchauffer. Mère Claude leva les yeux sur les nouvelles venues. Derrière ses petites lunettes, son regard était doux et bienveillant.

— Ah ! mon enfant, murmura-t-elle.

Une ombre de tristesse passa sur son visage lorsqu'elle constata l'état dans lequel se trouvait la novice. La mère supérieure affectionnait tout particulièrement cette jeune fille ardue à la tâche, généreuse, parfois impétueuse. Elle était attachante et ne méritait pas cette torture qu'on lui avait infligée. La novice plia les genoux en signe de déférence et baisa le dos de la main de la révérende

mère, comme il se devait. Ses lèvres exsangues glacèrent la vieille dame.

— Je ne vous demanderai pas si vous avez passé une bonne nuit, ma pauvre enfant, continua la mère supérieure.

Une voix monta soudain depuis le fauteuil à haut dossier, faisant sursauter la jeune fille. La mère supérieure se raidit.

— Non, Non, et NON ! rugit la voix.

Invisible de là où se tenaient les deux moniales, l'occupant ne laissait voir que sa longue main agrippée au bras du fauteuil. Sœur Judith posa furtivement les yeux sur l'imposante bague épiscopale qui ornait l'annulaire droit.

— Comment pouvez-vous plaisanter, ma mère ? L'affaire est on ne peut plus grave ! s'écria l'homme.

Il se redressa, quittant à regret la chaleur de l'âtre. Monseigneur Bazin, évêque du Mans, se tenait là dans toute sa dignité épiscopale, portant soutane, camail et calotte du même violet chatoyant. Il arborait fièrement une croix de laiton rutilante sur son poitrail. La magnificence du personnage détonnait avec le décor modeste et austère du petit bureau de la mère supérieure. Il contourna le fauteuil et tendit le bras afin d'offrir le dos de sa main au regard des deux religieuses. Celles-ci s'empressèrent de déposer un humble baiser sur l'anneau épiscopal. De grande taille et de corpulence fine, l'évêque portait plutôt bien la quarantaine. Il faut dire qu'il avait œuvré pour cela, veillant depuis toujours à mener une vie saine et équilibrée. Après tout, il était l'un des ministres de Dieu sur cette Terre et se devait de Le représenter dignement auprès de la multitude. En cela, il n'avait d'ailleurs que mépris pour la mère supérieure qui, de par son obésité, n'était un exemple pour personne. Oui, on peut dire que monseigneur Bazin avait fière allure. De fait, il se savait de tournure agréable malgré une pâleur quelque peu excessive. Ses cheveux gris blond étaient coupés courts. Il avait le front haut, dégagé par une calvitie naissante, la mâchoire carrée, le nez droit et les yeux d'un bleu limpide, un menton assez fort, signe de volonté, et des lèvres si fines qu'elles disparaissaient lorsque sa bouche était fermée. Connaissant le personnage, mère Claude du Repentir y voyait la marque d'un narcissisme exacerbé, doublé d'une tendance à l'avarice. Il était notoire que Son Excellence aimait à passer pour l'homme le plus

important de la région, se targuant même de surpasser monsieur le Préfet dans l'esprit des petites gens.

Le prélat posa sur la novice un regard condescendant. Elle n'était, selon lui, qu'une de ces nombreuses filles dont la foi n'était que façade, entrée au noviciat pour échapper à sa famille ou à un mariage dont elle ne voulait pas. Pire, il la soupçonnait d'appartenir à cette sorte de femmes bien plus venimeuses encore, de celles qui développent une vocation religieuse *romantique* ! Or, ces vocations-là naissent dans les cœurs exaltés et orgueilleux, enflammés par les récits épiques des missionnaires revenant du lointain. Persuadées d'être investies d'une mission divine, ces jeunes filles s'imaginaient qu'il suffisait de venir en aide aux indigents pour accomplir l'œuvre de Dieu, mais ignoraient avec dédain l'âpre chemin de souffrance et d'humilité que Son ministère exigeait, confondant « don de soi » avec « œuvre de charité », « renoncement » avec « chasteté ». Qui plus est, elles étaient souvent subversives et se soumettaient difficilement à l'autorité, répandant tel un cancer un courant séditieux au sein même de la grande Église romaine.

L'évêque toisa la jeune femme de son regard bleu glacé, décidé à ne pas se laisser abuser par cette beauté insolente et son apparente soumission. Cette dernière, tremblante encore du froid de la chapelle, appréhendait l'entrevue avec l'homme le plus puissant du diocèse.

— Ma fille, vous repentez-vous ? demanda-t-il.

— Oui, monseigneur, répondit-elle d'une voix claire.

— Quel péché confessez-vous ? poursuivit-il, les mâchoires serrées.

Elle hésita un instant, jeta un bref regard à la mère supérieure avant de conclure :

— L'impertinence, monseigneur... J'ai douté de votre jugement.

L'évêque se composa un masque de regrets.

— Non ! Ma fille, vous êtes effrontée, fière et déterminée, ce qui fait de vous un monstre de vanité. Voyez, vos joues ne portent même pas la trace d'une larme ! Puis il ajouta, dans un rictus cruel, comme avide de détails sur son supplice : N'avez-vous pas souffert, cette nuit ?

— Si, terriblement ! lâcha-t-elle dans un cri.

Il inspira profondément.

— Pourquoi alors n'en portez-vous pas les stigmates ce matin ? demanda-t-il en plissant ses yeux, visiblement insatisfait de la réponse.

La jeune moniale hésita. On lui avait appris à ne pas se plaindre. Elle avait enduré le supplice avec dignité, comme il se devait, et elle en était fière. Elle ne comprenait rien à cet interrogatoire et hésitait à répondre pour ne pas irriter l'évêque davantage.

— Je ne sais pas, monseigneur, finit-elle par avouer.

Un sourire carnassier se peignit sur le visage du prélat. Il avait maintenant la preuve qu'il attendait de la nature pernicieuse de la jeune fille.

— Je vais vous éclairer. Si vous n'avez pas versé la moindre larme, c'est que vous vous êtes refusée à céder à la souffrance et que seul votre orgueil vous a permis de passer cette épreuve !

L'angoisse était maintenant manifeste sur le visage de la jeune fille. L'évêque poursuivit :

— Novice, vous n'êtes pas digne de prononcer vos vœux. Il vous faudrait perdre cette estime de soi que je vois bien trop solidement ancrée en vous ! Seules l'humiliation et la souffrance physique pourront vous permettre de vous rapprocher de notre Seigneur !

Les yeux du prélat s'étaient enflammés. Dans une ferveur presque prophétique, il leva un doigt accusateur au Ciel, comme pour invoquer le jugement divin.

— Nous briserons cette volonté et cette vanité, croyez-moi, pécheresse ! L'orgueil n'a pas sa place dans les rangs des serviteurs de Dieu.

La mère supérieure, restée impassible jusque-là, se leva d'un bond, alarmée.

— Monseigneur...

L'évêque la fusilla du regard.

— Il suffit, mère Claude ! hurla-t-il.

La figure si parfaite de l'évêque était maintenant rouge écarlate et bouffie de colère. Mère Claude s'inclina.

— Monseigneur...

L'évêque se figea, conscient d'avoir perdu tout contrôle.

— Ma mère, cette novice devra poursuivre sa pénitence. Vous lui confierez les travaux les plus pénibles. Elle ne pourra plus

assister aux messes et priera seule et sans interruption de matines jusqu'à sexte². Jusqu'à nouvel ordre. Puis, se tournant vers la novice, visage fermé : Nous verrons bien si nous arriverons à briser cette volonté et à faire revenir cette *effrontée* à la raison...

La novice se raidit. Elle avait si souvent entendu ce qualificatif ! Mais c'était il a bien longtemps, dans une autre bouche... Elle venait d'avoir 11 ans. Farouche, elle avait réussi une fois de plus à fausser compagnie à sa gouvernante pour courir la campagne avec Joseph, le fils d'un métayer du domaine. Mais voilà : elle avait oublié ce dîner auquel sa mère tenait tant. Un dîner très officiel, dont l'invité de marque était monsieur le Préfet. La petite était apparue en retard, déguenillée et crottée, alors que la famille, tout endimanchée, était rassemblée au salon. Elle se souvint du silence qui avait soudain succédé au brouhaha. Elle se souvint de ces visages austères, choqués de son apparition incongrue. Elle se souvint du regard méprisant de sa sœur aînée Hortense, qui débordait de rubans de soie et de boucles réalisées avec soin, et de celui indifférent de son père, qui s'était volontairement détourné vers la fenêtre pour ignorer la honte que lui infligeait cette enfant récalcitrante. Elle se souvint de madame et monsieur le Préfet, qui s'étaient contentés d'un rire forcé et d'une grimace de désapprobation. Mais, plus que tout, elle se souvint du rictus de mépris qui s'était peint sur le visage dur et sec de sa mère quand celle-ci, furieuse, l'avait congédiée sur-le-champ en l'humiliant une fois de plus devant les invités : « Non mais regardez-moi ça ! N'est-elle pas ridicule ? Mes pauvres amis, plaignez-moi ! Que voulez-vous que je fasse de cette effrontée ! » Puis, s'adressant à sa fille : « Sortez ! Nous nous passerons de votre présence, comme d'habitude ! »

La fillette avait cru voir le sol se dérober sous ses pieds. Elle n'avait dû son salut qu'à ce regard doux et vibrant de tristesse qui avait croisé le sien, celui de son parrain, l'abbé Pierre Fournerie, au visage semblable à ces statues grecques dont l'enfant admirait les portraits dans son livre d'histoire. Cet homme élégant, malgré la simplicité de sa soutane noire, se tenait un peu à l'écart des autres convives, comme un ange côtoyant les démons. Assez près pour les observer mais à distance suffisante pour ne pas se brûler les ailes. Il

² Matines : prière de minuit. Sexte : prière de la sixième heure du jour.

s'était immédiatement excusé auprès de la maîtresse de maison et avait proposé de sortir avec la jeune enfant pour la sermonner sévèrement. Madame de Choisel l'avait remercié à grands cris. Le sage homme d'Église avait fait quelques pas dans le jardin avec la petite, mais au lieu de la réprimander lui avait tenu un discours d'apaisement. Elle s'était alors imaginée que Dieu ne pouvait pas être très différent de son parrain : un être de lumière, beau, bienveillant et compatissant. Hélas, l'abbé n'avait pu empêcher la suite des événements, quand sa mère l'avait faite enfermer dans la réserve attenante à la cuisine le jour suivant. Elle ne lui avait plus adressé la parole durant toute une semaine. Pire que cela, l'enfant n'allait plus jamais revoir son ami Joseph que l'on avait placé comme valet de ferme dans une autre métairie, à plus de deux jours de voyage du domaine...

Un cri sortit brusquement sœur Judith de sa rêverie.

— Eh bien, répondez-donc ! hurla l'évêque.

La novice en était incapable ; elle n'avait pas entendu la question. Elle osa un murmure timide pour toute réponse. Excédé, monseigneur Bazin jeta, dans une grimace de mépris :

— Ma mère, j'ai décidément peu d'espoir en celle-ci. Puis, s'adressant directement à sœur Judith : Hors de ma vue !

Tremblante, la silhouette noire voilée de blanc se retira et disparut du bureau de la mère supérieure sans plus de bruit qu'une ombre balayée par un courant d'air.

Mademoiselle Eugénie

5 h 30. Malgré la nuit, la congrégation s'éveillait. On entendait dans les étages des bruits de pas sur le plancher, quelques portes qui s'ouvraient puis se refermaient, une cheminée que l'on nettoyait ou que l'on regarnissait de bûches, et plus loin, dans l'arrière-cour, le bruit d'éclaboussures provenant d'un pot de chambre que l'on vidait.

Sœur Judith regagna prestement sa cellule pour une toilette sommaire avant d'assister à l'office de 6 heures. Sous le coup de son entretien avec monseigneur Bazin, sa main tremblait encore lorsqu'elle saisit la poignée de porte. Elle entra dans sa chambre et s'assit machinalement au bord du lit, soudain abattue. Ses yeux s'arrêtèrent sur le mur gris en face d'elle, là où le crucifix de bois austère, unique ornement de la petite pièce, semblait la regarder d'un œil accusateur. Sa cellule était identique à celle de toutes les novices, sœurs, prêtres et frères de la congrégation. Elle mesurait environ deux mètres de large sur quatre de long, était meublée d'un simple lit de bois de chêne blotti sous la mansarde, sans tête ni pied, affublé d'une vilaine couverture brune. Le chien-assis au-dessus du lit était de belle dimension et sa fenêtre inondait de lumière la petite cellule pendant les longues journées d'été. Mais l'hiver, un vent froid soufflait à travers les vitres trop minces et la novice grelottait au fond de son lit. Il y avait aussi, le long du mur, une petite écritoire, si petite que l'on ne pouvait envisager d'étaler deux lettres côte à côte, et l'indispensable prie-Dieu sur lequel elle s'agenouillait autant de fois que nécessaire pour un moment de communion privée avec le Seigneur. Cet environnement simple et austère rassurait la jeune femme. Il lui rappelait qu'elle était là pour une mission d'importance et que le superflu ne faisait plus partie de sa vie. Elle se savait appartenir à un tout, à une œuvre qui dépassait de loin toute considération personnelle, et ce sentiment lui gonflait le cœur. En postulant au noviciat deux ans plus tôt, elle avait voulu donner un sens à sa vie, et c'était bien là tout ce qui comptait à ses yeux.

Machinalement, elle dénoua la corde qui lui enserrait la taille et retira sa lourde robe de laine noire pour ne garder que sa chemise de coton, son jupon et son corset. Elle versa l'eau glacée du broc dans sa bassine avant de se frictionner le visage, les bras et le buste. Son corps, fin et menu, avait bien changé au cours des deux dernières années. Les rondeurs de l'enfance, témoins de son ancienne vie paresseuse, avaient disparu, peu à peu remplacées par les chairs fermes et musclées qu'apporte une vie de labeur, de rigueur et de prière. Le contact de l'eau glacée sur sa peau fut si violent qu'elle poussa un cri de surprise. Elle crut voir sa chair passer du bleu au rouge. Elle fit au plus vite, se frictionnant avec énergie, puis se rhabilla à la hâte, imaginant qu'elle pourrait faire un détour par la cuisine pour se blottir quelques instants devant l'âtre qui avait dû être déjà rallumé. Mais elle devait, comme toutes ses consœurs et malgré sa nuit de pénitence, respecter l'enchaînement précis des prières et des activités de la journée si elle ne voulait pas déchaîner de nouveau les foudres de l'évêque. À l'évocation du sinistre prélat, ses angoisses lui étreignirent de nouveau le cœur, mêlées à un sentiment profond d'injustice. Depuis toujours, elle avait eu conscience de ses défauts. Sa mère, exigeante et sévère, les lui avait répétés maintes fois : rêveuse et sans réelle ambition, négligée et sans goût, dénuée des talents que l'on attend d'une femme du monde, et un penchant détestable pour les gens de peu et les plaisirs simples... Sur ce dernier point, sa mère avait raison, pensa-t-elle. Indisciplinée ? Oui, peut-être, si l'on considérait que donner son point de vue quand on ne le requerrait pas était de l'indiscipline. Effrontée ? La jeune femme reconnaissait qu'elle avait le don de faire tout le contraire de ce que sa mère attendait d'elle, et cela lui avait longtemps brisé le cœur de voir à quel point elle pouvait décevoir cette femme exigeante. Mais orgueilleuse et vaniteuse, ça, non ! Elle ne comprenait pas que l'on puisse lui reprocher ces défauts-là. Soucieuse de se corriger, elle avait toujours cherché à bien faire et veillait à rester dans le rang, ou du moins essayait-elle de faire de son mieux. Tout ceci ne pouvait être qu'un malheureux concours de circonstances. À aucun moment elle n'avait eu l'intention de manquer ouvertement de respect à Son Excellence. Et pourtant...

L'incident s'était produit la veille, second jour de la visite de l'évêque à la congrégation. Celui-ci avait voulu suivre les religieuses dans leurs travaux journaliers. Il avait mené lui-même la grand-messe du jour, puis, en début d'après-midi, avait suivi le groupe de moniales dévoué ce jour-là à aider les médecins du dispensaire. Trois fois par semaine, quatre sœurs du Sacré-Cœur s'y relayaient pour seconder les médecins qui apportaient les soins de base aux indigents. Elles traversaient la moitié de la ville en procession pour se rendre à ce dispensaire du quartier Saint-Georges. L'évêque avait tenu lui aussi à faire ce même chemin à pied, montrant par-là l'exemple d'humilité et de sacrifice auquel tout ministre de Dieu doit se conformer. Ce jour-là, sœur Judith faisait partie des quatre volontaires. Un vent froid balayait la campagne et la terre n'avait pas dégelé depuis trois jours. Une couverture blanche, étincelante, recouvrait les champs. En ce début d'après-midi, la journée était belle et le soleil d'hiver réchauffait timidement les quatre moniales emmitouflées dans leurs longs manteaux noirs. L'évêque, accompagné de son diacre, suivait à distance le petit groupe, ne se mêlant pas aux humbles servantes de Dieu. Construite au siècle précédent, le dispensaire du quartier Saint-Georges était une simple bâtisse jouxtant la chapelle éponyme. Un sol de terre battue recouvert de paille, une grande salle unique dotée de deux lits et de rares paravents constituaient la salle d'auscultation. Deux médecins s'y relayaient et officiaient avec le peu de moyens qu'on leur mettait à disposition, mais c'était déjà beaucoup. Ce dispensaire avait ouvert une dizaine d'années plus tôt à l'initiative de l'abbé Fournerie, le fondateur de la congrégation du Sacré-Cœur. Voyant l'hôpital du centre-ville engorgé de malades, les médecins de campagne sans moyens ni structure et perdant leur temps sur les routes, l'abbé avait réuni les fonds nécessaires et rassemblé les bonnes volontés disponibles, au grand dam de l'évêque Bazin qui aurait volontiers utilisé ces mêmes fonds pour rénover sa cathédrale.

Les quatre sœurs avaient commencé leur service comme à l'accoutumée. Tout d'abord par l'enregistrement des malades et l'inventaire du matériel chirurgical et de la pharmacie, puis la prise en charge et l'examen des pathologies féminines ainsi que quelques soins préparatoires à l'examen des médecins, entre autres le

nettoyage des plaies et la prise de température. Sœur Judith se sentait rarement aussi utile que lorsqu'elle œuvrait au dispensaire. Son cœur, trop vite ému, souffrait à la vue de ces malheureux qui venaient, souvent trop tard, quémander l'aide du médecin. Mais ce même cœur se gonflait de bonheur lorsque l'un de ces miséreux revenait plus tard remercier le personnel avec quelques œufs. Dans son ignorance du monde et dans sa foi encore intacte, elle s'imaginait alors être l'héritière d'une lignée de membres du clergé qui avaient consacré leur vie à soigner l'humanité, y compris Jésus lui-même, guérisseur prolifique. Elle s'attelait donc toujours à la tâche avec application, sérieux et empathie.

Il y avait, parmi les malades, une femme entre deux âges, sale, effondrée sur une chaise et à l'écart des autres patients. Sa toux, déchirante, attirait l'attention. Elle était grosse d'au moins sept mois et son énorme ventre se secouait à chaque quinte de toux. De multiples taches de sang maculaient son corsage usé de vagabonde. Sœur Judith, après avoir nettoyé une plaie visiblement très infectée sur la jambe d'un enfant et l'avoir remis entre les mains expertes du médecin, s'était empressée auprès de la femme enceinte. Ignorant l'odeur infecte qui se dégageait de la patiente, elle l'avait fait s'allonger sur un lit, derrière un paravent. Cela se présentait mal : une respiration difficile et la présence de sang dans les glaires confirmaient un stade avancé de consommation. Il n'y avait probablement plus rien d'autre à faire que d'apporter un peu de réconfort à la pauvre femme avant une fin inéluctable. De son côté, monseigneur s'entretenait avec le médecin de garde. Il voulait s'assurer de l'opinion favorable de l'homme de sciences quant aux œuvres de la congrégation, tout en se renseignant sur la qualité de la ferveur chrétienne de ce petit coin de Sarthe. Depuis quelques instants, cependant, son attention était attirée par sœur Judith et il l'observait avec suspicion. Que faisait donc la novice avec cette Jézabel si sale et repoussante³ ? Elle ne pouvait être considérée comme une créature du Seigneur. Son ventre proéminent était comme un aveu de ses péchés alors que ses haillons laissaient entrevoir la pire des promiscuités.

³ Princesse phénicienne de l'Ancien Testament à l'origine de persécutions de la religion juive. Souvent citée par l'Église comme l'essence même de la femme cruelle, belliqueuse et séductrice.

Un rictus de dégoût s'était dessiné sur le visage de l'évêque. La novice aurait dû immédiatement mettre dehors cette créature. Au lieu de cela, elle lui avait passé un linge d'eau chaude sur le front et lui avait nettoyé le cou tout en la réconfortant, alors que d'autres patients, bien plus honorables et au plus mal, attendaient des soins...

— Qui est cette femme ? avait demandé Son Excellence au médecin.

L'homme de science avait rajusté ses petites lunettes rondes avant de répondre avec indifférence :

— C'est une mendicante, Votre Excellence. Un groupe de pauvres hères s'est installé pour l'hiver dans une ruine près d'un bourg voisin. Cette femme n'en n'a plus pour très longtemps. La seule question qui demeure, à présent, est de savoir si elle mènera sa grossesse à terme...

L'évêque avait plissé les yeux et opiné du chef d'un air entendu.

— Je vois... Ces gens vont-ils à l'église ?

— Je ne saurais le dire, avait répondu le médecin, surpris par la question. Il me semble ne les avoir jamais vus à l'office...

Puis, fier de son bon mot, il avait ajouté :

— Je crois que je m'en serais souvenu rien qu'à l'odeur !

Agacé, l'évêque avait serré les mâchoires et fusillé l'homme de science du regard.

— Elle n'a rien à faire ici, avait-il conclu.

Confus, le médecin avait balbutié quelques mots, ce qui avait terminé d'irriter Son Excellence qui l'avait coupé sèchement avant de rejoindre la novice. Il avait porté un mouchoir de dentelle à son nez, ne supportant pas la puanteur qui émanait de la pauvre. Sans plus de formes, il avait ordonné à la religieuse de raccompagner immédiatement la femme à la porte. Mais c'était oublier la candeur de la jeune novice qui avait spontanément répondu :

— Vous n'y pensez pas, Monseigneur !

Elle avait posé une main sur le buste de la patiente comme pour la protéger des intentions de l'évêque.

— Je vous demande pardon ? avait-il lancé, indigné de ne pas avoir été obéi.

— Monseigneur, cette femme a besoin d'être soulagée, avait répondu Judith, les yeux écarquillés. Je vais chercher de la

morphine, avait-elle renchéri en se dirigeant vers le cabinet aux décoctions.

Rouge de colère, l'évêque s'était dressé de toute sa hauteur, comme si cela avait suffi à retrouver son autorité.

— C'est hors de question ! Elle n'a rien à faire dans notre dispensaire. Faites-la sortir !

Il avait perdu son sang-froid. Ses yeux jetaient des flammes et ses mâchoires contenaient difficilement sa rage. Sœur Judith avait hésité un instant, cherchant du regard l'aide de ses aînées. Elle ne comprenait pas ce qu'on lui demandait. Renvoyer cette femme agonisante sans même essayer de la soulager était tout bonnement contraire aux principes chrétiens. Ses consœurs, toutes trois affairées auprès d'autres malades, avaient interrompu leurs tâches, alertées par les éclats de voix, mais étaient restées muettes et immobiles, fixant leur consœur avec appréhension. Sœur Adélaïde avait discrètement secoué la tête de gauche à droite pour signifier qu'on ne contredisait pas l'évêque. Tout au plus pouvait-on espérer le faire changer d'avis. Mais sœur Judith avait insisté.

— Monseigneur, cette femme se meurt... Il ne serait pas chrétien de la renvoyer dans son état !

— Comment osez-vous me dire à moi ce qui est chrétien et ce qui ne l'est pas ? siffla l'évêque. Obéissez !!!

Un silence absolu régnait dans le dispensaire. Sœur Judith avait alors compris qu'elle n'avait plus aucune alternative. Ici-bas, on se devait d'obéir. Obéir à ses parents, à son confesseur, à son évêque, à sa mère supérieure, et à son époux, évidemment. C'était ainsi. Même si cela n'avait parfois aucun sens, même si cela allait à l'encontre de vos propres valeurs ou de vos propres convictions. La jeune femme avait échangé un regard chargé de regrets avec la mendicante qui, résignée, avait poussé un soupir fataliste mais n'avait pas protesté. À contrecœur, sœur Judith avait passé son bras sous les épaules de la pauvre femme et l'avait entraînée avec difficulté vers la sortie. Épuisée par ses quintes de toux, la malade peinait à supporter son propre poids. Au moment où les deux femmes étaient passées à sa portée, l'évêque avait toisé sœur Judith.

— Nous n'en resterons pas là ! avait-il lancé comme une menace.

La jeune novice avait traversé la petite salle du dispensaire avec la mourante qui vacillait sur ses jambes, sous les regards médusés des autres malades et dans un silence effrayant. Quand la mendicante était sortie sous le porche, le froid avait ravivé sa toux, soulevant violemment son ventre déjà trop lourd. La porte du dispensaire s'était refermée, laissant sœur Judith désemparée de l'autre côté du lourd battant de bois. Les conséquences de son inconduite avaient été immédiates. Dès son retour à la congrégation, Son Excellence avait ordonné qu'on mette la novice en pénitence. Seuls le jeûne et la prostration seraient capables de raisonner l'effrontée et de lui donner une bonne leçon. Prostrée sur le sol de la chapelle, la jeune femme avait ainsi passé la nuit à retracer les événements un millier de fois.

À présent seule dans sa cellule, alors même que le manque de sommeil la harcelait, elle ressassait avec angoisse les dernières paroles de l'évêque et sa menace de ne pas confirmer ses vœux. Intuitivement, elle comprenait en quoi résidait sa faute : elle était incapable de cette obéissance aveugle qu'on exigeait d'elle. Comme s'il fallait que l'histoire se répète... Comme si le Seigneur, après lui avoir offert un moment de répit au sein de son Église, avait décidé de la mettre de nouveau à l'épreuve. Elle n'avait pas oublié ce qu'il lui en avait coûté dix ans plus tôt, lors de ce déjeuner familial en présence du préfet, cette humiliation en public et la haine soudaine qu'elle avait lue sur le visage de sa mère. Et ce pauvre Joseph qu'on avait éloigné du domaine... Ce fut ensuite une longue série de remontrances, sa mère exigeant d'elle toujours plus. Elle s'appelait alors Eugénie, Marie, Louise de Choisel. Par la suite, elle avait fait tant d'efforts pour se faire aimer de cette femme, endurant les brimades sans sourciller, dans l'espoir de devenir une fille meilleure... Mais les années passant, elle avait fini par comprendre ce qu'elle s'était toujours refusé à voir : cette femme – sa mère – ne l'aimerait jamais. La simple obéissance ne suffirait pas à la satisfaire. Thérèse de Choisel voulait faire de ses filles une réplique d'elle-même, ce qu'elle ne serait jamais.

En ce matin de février 1860, Eugénie de Choisel songeait à cet épisode lointain non sans un pincement au cœur. Elle était maintenant âgée de 21 ans. Elle avait acquis cette sagesse et cette tempérance qui lui avaient tant manqué alors. Mieux, elle était à

présent forte de ce sentiment d'appartenance à cette communauté qui l'avait accueillie en son sein. Pourtant, une fois encore, Dieu avait décidé de l'éprouver. Mais à quelle fin ? Était-ce là une ultime épreuve destinée à confirmer ses capacités ? Devrait-elle encore se montrer digne de ce destin dont elle rêvait ? Plus déterminée que jamais, persuadée qu'elle tenait là l'occasion de sceller ce destin, de confirmer qu'elle emprunterait sans faillir cette route que Dieu avait tracée pour elle, elle était résolue à ne pas trembler devant l'évêque comme elle avait tremblé devant sa mère. Elle savait sa foi infaillible, sa détermination intacte et sa force solide. Elle surmonterait cette nouvelle épreuve.

Un homme de bien

La jeune novice se remettait de son entrevue avec monseigneur Bazin en se plongeant avec ardeur dans les travaux quotidiens de la congrégation, comme pour oublier cette mésaventure et la menace qui pesait sur sa confirmation. La mère supérieure avait fait son devoir en l'affectant aux corvées les plus difficiles, ajoutant à son temps quotidien des prières supplémentaires. Cependant, mère Claude du Repentir était loin d'être aussi rustre et dénuée de finesse que sa lourde apparence pouvait laisser croire. Elle avait vite compris, voilà plusieurs années de cela, quel homme était Son Excellence, de ceux qui tiennent par-dessus tout au respect dû à leur rang et s'attendent à la soumission totale de leurs administrés, surtout en public. Deux travers que Son Excellence aurait bien fait, selon elle, de confesser comme pêché d'orgueil. Aussi la mère supérieure avait-elle sermonné sa novice, mais certainement pas comme l'aurait entendu l'évêque.

— Ma fille, vous devez apprendre à vous contenir, avait-elle commencé. Toute vérité n'est pas bonne à dire et il y a un temps pour tout.

Devant le regard interrogateur de la jeune femme, elle avait ajouté :

— Obéissez à l'évêque en toute circonstance tant qu'il est ici, aussi borné et peu chrétien soit son comportement. Rien ne vous empêche de faire ce qui vous semble juste et bon. Courez donc retrouver cette femme et soulagez ses derniers instants... Mais ne manquez pas à vos autres obligations.

Sœur Judith avait béni la mère supérieure, oubliant pour un temps les nuages qui planaient sur son avenir. Sur ce point, la jeune femme s'était fait une raison. Seul son parrain serait à même de démêler cet imbroglio et la faire entrer de nouveau dans les bonnes grâces de l'évêque. Il lui faudrait attendre patiemment son retour à Châtillon...

Comme chaque année, Pierre Fournerie avait quitté la congrégation pour son voyage annuel au Vatican. Il s'y rendait pour discuter finances la plupart du temps, mais ses séjours, qui n'étaient censés durer que quelques semaines, tiraient fréquemment sur deux mois.

Il avait passé une bonne partie de l'après-midi au cabinet du trésorier Giacomo Antonelli. Alors que la journée touchait à sa fin, il avait hâte maintenant de rejoindre son ami de toujours, le cardinal d'Argenteau. L'élégante silhouette noire de l'abbé se faufila d'un pas déterminé dans le dédale des couloirs du palais épiscopal. L'abbé Fournerie connaissait l'endroit comme sa poche. Il quitta le bâtiment des grandes salles d'apparat et des bureaux officiels pour rejoindre l'aile gauche, celle des appartements privés. Il se fit annoncer par un garde Palatine et pénétra dans un petit salon. Le cardinal se tenait penché sur une flambée, négligemment accoudé au manteau de l'immense cheminée de grès rouge, un verre de cognac à la main. La lumière des flammes arrondissait encore la silhouette de cet homme d'une cinquantaine d'années, au léger embonpoint et à la peau mate.

— Eh bien, tu as tout du vieux soldat, mon ami ! lança l'abbé, sarcastique.

Le cardinal, en bras de chemise, son pantalon retenu par des bretelles, passa machinalement la main dans ses cheveux bruns clairsemés avant de foudroyer l'abbé du regard.

— Tu fais référence à mon crâne ou au verre de cognac ?

Les yeux de l'abbé brillaient.

— Au cognac, bien sûr...

Le cardinal sourit et remplit un second verre du précieux breuvage.

— Tu fais bien... Tiens, goûte-moi ça !

Les deux hommes s'installèrent dans de profonds fauteuils, face à la cheminée. L'abbé couvait son ami d'un regard amusé.

— Je faisais aussi référence à tes pantalons...

— Oh, ne m'en parle pas ! Je n'ai qu'une hâte en fin de journée : quitter le camail et la soutane pour retrouver quelque chose de plus confortable.

Le cardinal enviait parfois son ami l'abbé qui, loin des affres de la politique du Vatican, avait choisi une vie simple et sans appareil.

— Alors, dis-moi, Pierre, tes négociations, ça avance ?

— Hum ! Antonelli est dur en affaires...

— Il l'a toujours été. Rappelle-toi la première fois que tu es venu !

— C'est vrai. C'était pour l'école de jeunes filles. Et ça n'a pas été plus facile pour le dispensaire.

— D'autant que tu avais Bazin contre toi à ce moment-là.

— Bah, les réparations de la cathédrale ont fini par se faire aussi, mais plus tard. Je ne comprends toujours pas pourquoi Bazin m'en veut encore.

— Je te l'avais dit, pourtant, mais tu ne veux pas m'écouter. Tu fais de l'ombre à cet évêque. Regarde-toi ! Tu évolues ici comme chez toi, tu es dans les bonnes grâces de Giovanni⁴, tout te réussit. Ta congrégation, ton dispensaire, tes écoles... Ton travail est salué par tous alors que Bazin n'est jamais mentionné au conseil.

L'abbé secoua la tête. Il ne voulait pas reconnaître que sa réussite pouvait créer l'envie.

— Alors, dis-moi, poursuivit le cardinal, sur quoi rechigne Giacomo, cette fois-ci ?

— Oh ! le projet en soi ne pose aucun problème. Antonelli a même reçu une lettre de l'archevêque Blanc⁵. Celui-ci s'impatiente. La mission dans le Nebraska se fera, il n'y a aucun doute là-dessus. Il s'agit maintenant d'évaluer un budget qui soit le plus juste possible, c'est tout.

Le cardinal d'Argenteau dévisagea son ami, envahi tout à coup par un sentiment de tristesse.

— Dire que c'est peut-être la dernière fois que nous dégustons un bon cognac ensemble... Crois-tu vraiment que cette nouvelle mission soit raisonnable ?

Les yeux gris et malicieux de l'abbé s'illuminèrent.

— Tu oublies à qui tu t'adresses ! Ne t'ai-je pas sorti des barricades il y a tout juste trente ans ? Ce n'est pas une mission d'évangélisation dans l'Ouest américain qui va m'achever ! Ne t'inquiète pas, je reviendrai te raconter mes exploits !

⁴ Le pape Pie IX, de son nom civil Giovanni Maria Mastai Ferretti.

⁵ Archevêque de la Louisiane, en poste de 1850 à 1860.

— Oh, ça, je n'en doute pas ! Tu étais déjà un fieffé aventurier à l'époque ! Un drôle de séminariste à qui toutes les coquettes de Paris faisaient de l'œil. Tu n'as pas beaucoup changé, à vrai dire, malgré la cinquantaine. Mise à part ta tignasse bouclée qui n'est plus noire mais poivre et sel, c'est à peu près tout !

— Et toi, tu n'étais alors qu'un petit étudiant en philosophie mais déjà destiné aux plus hautes fonctions au Vatican !

— Et nous rêvions tous les deux de redonner à l'Église l'élan et l'éclat qu'elle mérite. Rappelle-toi...

L'abbé répondit par un simple sourire.

— Je reste d'ailleurs convaincu que tu y es mieux parvenu que moi, ajouta le cardinal.

— Pourquoi donc ? s'étonna Pierre Fournerie.

— Oh ! la politique, mon ami, je ne fais que ça ! Toi, tu consacres tes journées à trouver des solutions pour nourrir, soigner et éduquer ton petit coin de Sarthe tandis que moi je déjoue les complots et je passe mon temps à essayer de faire éclater au grand jour les manigances des cardinaux. Je suis très loin des petites gens et de leurs besoins...

— Charles, te voilà bien amer, tout à coup !

— C'est de te voir partir pour si longtemps. Ça me laisse songeur. Encore une fois, tu vas emmener avec toi... Qui donc, d'ailleurs ? Une nonne, un prêtre, peut-être ? Vous allez devoir braver à vous trois la sauvagerie de ces régions vierges de toute Église. Vous allez tenter de pacifier et d'éduquer ces colons qui ont oublié qu'ils ont été baptisés, et peut-être même tenter de convertir les autochtones. Je devrais peut-être vous accompagner !

L'abbé resta silencieux et soutint le regard brun du cardinal d'Argenteau.

— Bah, oublies ça ! lâcha ce dernier, résigné. Sans moi ici, les choses iraient encore plus mal. Et puis, je me sens trop vieux pour pareille aventure.

Les compagnons des barricades de Juillet⁶ se séparèrent tard dans la soirée. La bouteille de cognac avait été sacrifiée sur l'autel de leur amitié. Pierre Fournerie prit le chemin du retour vers Châtillon quelques jours plus tard. Il avait obtenu un financement qu'il estimait un peu juste, mais suffisant pour l'établissement d'une

⁶ La révolution des Trois Glorieuses, les 27, 28 et 29 juillet 1830.

mission d'évangélisation sur la frontière du Nebraska. La route de Rome avait bien changé depuis dix ans qu'il se rendait au Vatican. La durée du voyage s'était réduite progressivement de quarante jours à une dizaine tout au plus, au gré des mises en services des tronçons de chemin de fer. Comble de la modernité, même la traversée de la Méditerranée s'était motorisée deux ans auparavant, avec les fameux steamers de la Compagnie des messageries impériales. Pour autant, l'abbé n'en ressentit pas moins la fatigue du voyage. Pour la première fois il perçut le poids des années, un je-ne-sais-quoi de raideur dans les jambes le matin au réveil, après une nuit inconfortable dans le train, et des lombaires douloureuses après une journée à cheval... Ce n'était pas grand-chose, mais toutefois suffisant pour le contrarier, voire l'inquiéter. Lui dont l'esprit restait plus vif et enflammé que jamais, voyait ses forces physiques diminuer au moment-même où il sentait ses facultés à leur optimum. Fort de son expérience et de sa maturité, l'abbé pensait être au meilleur de lui-même, et pourtant il appréhendait de devoir quitter son petit univers, cette congrégation à laquelle il avait consacré une bonne partie de sa vie, où il avait accueilli, formé chaque moine, chaque religieuse et chaque prêtre. Durant vingt années il avait porté en lui leurs souffrances, leurs doutes. Ils avaient grandi, vieilli ensemble. Et ils avaient tant accompli... Était-ce le moment de partir ? De les abandonner ? Bien évidemment, il connaissait déjà la réponse à cette question. Il se savait être à un tournant de sa vie. En fait, il comprenait les doutes du cardinal. À son âge, c'était peut-être la toute dernière fois qu'il aurait à prendre une décision qui orienterait de manière décisive le cours de son existence.

Ce fut donc le cœur lourd mais déterminé qu'il poussa les portes de la congrégation en ce matin du mois de mars 1860, à la fois impatient de rejoindre sa famille de cœur et anxieux à l'idée de devoir bientôt faire ses adieux.

Tractations

Il fallait se hâter. Ergoter ne servait à rien, sinon à trouver de nouvelles raisons de repousser l'inéluctable. Les heures qui avaient suivi son arrivée, l'abbé Fournerie laissa toute la congrégation se réjouir de son retour, chacun partageant sa joie de retrouver le fondateur de la communauté. Tous l'interrogèrent sur sa santé, quémandant quelques anecdotes sur le Vatican et Rome la merveilleuse. Mais l'abbé avait déjà l'esprit ailleurs.

Ce ne fut qu'après le dîner qu'il convoqua au chapitre les deux plus hautes autorités de sa congrégation : mère Claude du Repentir et le prieur Joseph. Discret et effacé, ce dernier était un petit homme au visage doux et au regard pétillant et malicieux. Il avait été élu prieur par les moines de la congrégation pour son intelligence et ses qualités de conciliateur hors pair. Depuis lors, le prieur Joseph avait fait preuve de tant de dévouement et de loyauté envers son abbé que celui-ci lui déléguait avec une confiance aveugle nombre de responsabilités administratives. Tous trois s'étaient réunis au centre de la salle du chapitre. Le prieur et la mère supérieure étaient dans l'expectative. Le prieur, certainement plus hardi que la dévouée et obéissante mère Claude, plongea son regard dans celui, hésitant, de son abbé. Et avant même que celui-ci n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le prieur Joseph sut.

— Quand partez-vous ? lança-t-il brusquement, alors que mère Claude ouvrait grand ses yeux ronds.

— Dès que possible, répondit l'abbé d'une voix mal assurée.

Le regard gris du père Fournerie, d'ordinaire habité d'une détermination sans faille, exprimait ce soir-là le doute. Mère Claude ne comprenait toujours pas cette conversation qu'elle trouvait sans queue ni tête.

— Mon père, allez-vous enfin me dire... bougonna-t-elle, impatiente.

L'abbé posa une main apaisante, presque paternelle, sur le bras potelé de la mère supérieure.

— Je vais vous quitter pour un temps, ma mère.

Mère Claude scruta le père Fournerie avec attention, comme pour y chercher le sens profond de cette phrase. Elle n'avait jamais vraiment pu définir pourquoi elle le trouvait si beau, bien qu'elle ne pouvait nier l'attrait des proportions harmonieuses de son visage aux lèvres généreuses et au menton volontaire, encadré d'une abondante chevelure grise et bouclée. Mais là, il y avait autre chose, forcément, car l'abbé rayonnait littéralement. Était-ce la bonté de cet homme à la force tranquille et au sourire toujours bienveillant ? Était-ce la douceur de ses yeux pourtant parfois si tristes, comme accablés par toute la misère du monde ? Ou était-ce tout simplement leur amitié sincère et profonde qui habillait sa personne d'un voile de lumière, cette complicité quotidienne qui les unissait depuis plus de quinze ans et leur avait permis de tant accomplir ? Elle avait trouvé sa place en ce bas monde dans l'ombre de cet abbé. Elle s'enorgueillissait d'être à la fois sa secrétaire, son bras droit, sa main armée et besogneuse, la gardienne de son œuvre. Pour la première fois, mère Claude remarqua dans ce visage révérend les joues creuses qui faisaient ressortir les pommettes. Elle y trouva là à la fois un air de sagesse, mais aussi la marque de l'âge. Elle resta silencieuse, attendant patiemment que l'abbé s'exprime plus avant.

— Trois ou quatre ans. Peut-être plus... ajouta celui-ci.

Soucieux de clarifier ce que le père Fournerie se refusait visiblement à expliquer de vive voix, le prieur Joseph reprit :

— Ma mère, notre abbé va prendre la tête de l'expédition missionnaire aux Amériques.

Le père Fournerie salua d'un hochement de tête la perspicacité de son prieur.

— C'est exact, confirma-t-il. Puis, prenant une profonde inspiration, il ajouta : C'est un choix mûrement réfléchi.

La mère supérieure accusa le coup en silence, trop raisonnable pour montrer son émotion et trop sage pour laisser éclater sa peine.

— Mon père, ne cherchez pas à me ménager, se résigna-t-elle. Je sais qu'il est de ces voyages dont on ne revient que rarement...

L'abbé plongea son regard dans le sien. Mère Claude était une amie chère. Elle serait celle qui souffrirait le plus de son départ. Car si elle menait la congrégation de religieuses comme personne, il lui arrivait aussi de douter dans l'obscurité du confessionnal, cherchant l'approbation de son abbé en tout. Elle éprouvait invariablement le

besoin d'être encadrée, guidée par lui. Elle ne l'imaginait pas vouloir la tromper. Cela aurait été une insulte à leur amitié.

— Le voyage et l'installation de la mission demanderont du temps. Et ni l'un ni l'autre ne seront dépourvus de danger. Dire le contraire serait mentir...

— Qui emmenez-vous avec vous ? demanda-t-elle vivement, comme pour mieux appréhender la dimension de la catastrophe qui s'annonçait.

Le père Fournerie souleva un sourcil, intéressé lui aussi.

— Cela reste à déterminer, répondit l'abbé, volontairement évasif. Rome me permet d'emmener deux moniales, mais il faut penser à la congrégation qui doit garder son intégrité.

— Cela va sans dire, convint-elle. Vous pensez à sœur Judith, je suppose ?

Le père Fournerie se refusa à tergiverser.

— Oui, lâcha-t-il dans un souffle.

Bien évidemment. Comment n'aurait-il pas pensé à sa filleule ? Cela faisait plus de cinq ans que cette enfant, avec constance et ténacité, suivait pas à pas le long chemin qui aujourd'hui allait la mener à cette mission. Pas une fois elle n'avait douté. Pas une fois elle n'avait fait montre d'impatience ou de découragement à la vue du long parcours qu'elle s'était elle-même imposée. L'abbé se rappela sa détermination lorsqu'elle lui avait annoncé en confession avoir choisi sa destinée. Elle venait d'avoir 16 ans. L'adolescente avait cru entendre un petit rire à travers la grille de bois du confessionnal.

— Vous riez ? l'avait-elle questionné, vexée.

— Je suis surpris, surtout. Tu es si jeune...

Le père Fournerie considérait Eugénie encore comme une enfant. Il n'avait, à cette époque, accordé que peu d'attention aux confessions de la jeune fille qu'il écoutait d'une oreille distraite. N'était-ce pas l'âge des rêves extraordinaires, des fantasmes et des chimères ? Pour autant, tout cela ne disparaissait-il pas naturellement quand l'âge adulte apportait raison et pragmatisme à ces esprits enflammés ?

— Eugénie, dis-moi, que sais-tu de la vie de missionnaire ? lui avait-il alors demandé.

— C'est une vocation. Une vie de labeur qui vous rapproche du Seigneur. C'est bien plus que ce à quoi on me destine. Vous savez bien que...

Elle avait hésité.

— Je t'écoute, avait insisté l'abbé.

— Eh bien, je ne serai jamais à la hauteur de ce qu'on attend de moi ici. Je n'ai pas besoin de vous l'expliquer. Vous avez bien vu que maman...

— ... est une femme exigeante. Elle souhaite le meilleur pour toi, au même titre que pour Hortense.

— Non, ne croyez pas ça ! Je ne serai jamais comme ma sœur et maman le sait bien. Je ne serai jamais à la hauteur de ses attentes.

L'abbé avait émis un profond soupir.

— Fuir ta famille ne fera pas de toi une bonne religieuse, Eugénie. Seule ta foi et ton engagement à servir le Seigneur le pourraient.

— Ma foi est solide et ma volonté à me rendre utile dans cette vie l'est tout autant.

— Te rendre utile ? Crois-tu que c'est là le seul moyen de trouver une place dans ce monde ?

Oui, Eugénie en était persuadée. Comment espérer se faire aimer un jour si ce n'était par ce moyen ? Elle avait pourtant gardé le silence, incapable d'articuler clairement sa pensée.

— Tu souhaites donc quitter le domaine ? avait demandé l'abbé.

— Sans aucun doute possible.

— Mais tu n'éprouves aucune peur ? Il se peut que ce soit un voyage sans retour.

— Cela m'est égal.

— Que tu crois ! En réalité, tu ne sais pas ce qui t'attend, ma pauvre enfant. Et l'inconfort, y as-tu pensé ? Toi qui as été élevée au chaud derrière les murs d'une maison douillette, es-tu vraiment prête à affronter le froid, bref, tout ce que tu ne connais pas ?

— Oui. Tout ça n'est pas important.

— Et qu'est-ce qui est donc important à tes yeux ?

— Me savoir utile, parrain. Soigner, enseigner, soutenir ceux qui en ont besoin. Comme vous à la congrégation...

L'abbé avait souri.

— Tu as dû être très attentive à mes sermons.

Il avait pris une profonde inspiration, considérant avec gravité le projet de sa filleule.

— Que connais-tu de la vie de moniale ?

— Rien, mais je vous vois vous, parrain. Votre vie est si... exaltante. Vous faites le bien tout autour de vous. Vous travaillez dur, c'est certain, mais au moins, votre vie a un sens. Et je peux sentir Dieu à travers vous. Je veux m'approcher de cette lumière...

— Flatterie, tout ça ! avait répondu le prêtre sur un ton moqueur. Mais soit, je comprends tout cela. Pour autant, n'as-tu pas envie de fonder une famille ?

Eugénie était restée silencieuse un instant. Ses joues s'étaient enflammées, mais cela, le prêtre n'avait pu le voir.

— Eugénie ? avait-il insisté.

— Si j'en crois maman, aucun homme ne voudrait d'une fille comme moi, si peu accomplie. Cela fait longtemps que j'ai abandonné cette idée. Dieu voudra de moi, Lui. Il nous aime tous quelque soient nos défauts, n'est-ce pas ? Et puis...

— Oui ?

— Je sais que je serai une bonne religieuse. Je suis solide et le travail ne me fait pas peur. Ce qui me fait peur, c'est de me sentir inutile.

L'abbé était resté silencieux un moment, se souvenant de sa propre détermination au même âge. Mais ses motivations étaient différentes. Il pensait alors pouvoir changer le monde avec l'aide de Dieu. Il se rappelait aussi combien les premières années avaient été difficiles. Il ne l'avait pourtant jamais regretté, et avec le recul, il ne pouvait imaginer avoir mené une autre vie.

— Soit. L'avenir nous le dira, avait-il conclu.

Depuis cette confession, sa filleule avait montré toutes les qualités qui font les excellents missionnaires : l'ardeur au travail, le renoncement de soi, l'empathie, les qualités pédagogiques... Rien n'y manquait. Pourtant, l'abbé était partagé. En emmenant sœur Judith avec lui, il avait conscience d'amputer la congrégation de l'un de ses membres les plus prometteurs. Sa filleule avait l'éducation, l'intelligence et le bon sens qui lui auraient permis un jour d'être élue mère supérieure de cette communauté, même s'il lui manquait l'ambition et le désir d'assumer de telles responsabilités. Elle était de ces moniales qui, au quotidien, se contentaient de

tâches simples et n'ambitionnaient rien de mieux que de prodiguer des soins aux malades et d'apporter un peu d'instruction aux enfants.

L'abbé en était là de ses réflexions quand il sentit le poids du regard de mère Claude sur ses épaules. Sûrement avait-elle réalisé que la seule candidate à sa succession était sur le point de quitter les lieux.

— Je devine vos pensées, ma mère...

— Je ne crois pas, révérend père, répondit-elle sans douceur, ajoutant, contrariée : Monseigneur Bazin est venu nous visiter la semaine dernière. J'imagine que vous l'ignoriez ?

— Ah, oui ! je l'ignorais. S'attendait-il à me trouver là ?

— Je ne pense pas, répondit-elle. Tout le monde sait qu'à cette période de l'année vous vous rendez à Rome.

— Une simple visite de courtoisie, je présume ? demanda-t-il, amusé.

— Loin de là, répondit le prier Joseph. Il a demandé à voir nos registres et nos comptes. Il a eu également un long entretien avec monsieur Rebillard. Pensez, il est bien plus aisé de fureter partout en votre absence !

— Ainsi, il a rencontré notre maire ? Allons donc, s'amusa l'abbé, que nous mijotent-ils encore, ces deux-là ?

— Nous n'en savons rien, révérend, reprit la mère supérieure. Ce qui m'amène, c'est qu'il s'est produit un... incident.

— Un incident ? De quelle nature ?

— Je vous passe les détails, continua-t-elle. Monseigneur s'est senti offensé de la conduite de sœur Judith. Il est allé jusqu'à mettre en doute sa capacité à prononcer ses vœux solennels.

Le sourire s'effaça sur le visage de l'abbé.

— C'est une plaisanterie ? Mais enfin, c'est ridicule ! Que s'est-il passé ?

— Sœur Judith s'est publiquement opposée à lui au dispensaire. Au sujet d'une vagabonde que Monseigneur souhaitait expulser et que notre sœur Judith voulait soigner.

L'abbé retrouva son calme et adressa un sourire complice à la mère supérieure.

— Quelle bonne petite ! La voilà qui s'affirme, ne dirait-on pas ?

Mère Claude bougonna.

— Oui, enfin, en attendant, révérend père, je doute que Monseigneur accepte de la confirmer ! Ce qui vient inmanquablement contrecarrer vos plans, à ce que j'ai compris...

— Hum, c'est possible, en effet, admit-il. Il réfléchit un instant, avant d'ajouter : Je doute d'une véritable résistance de notre évêque. Imaginez un instant qu'il mandate une enquête sur la probité et la foi de notre novice. Vous savez comme moi qu'elle se conclurait en faveur de sœur Judith...

— Croyez-vous ? insista mère Claude. Je n'ai pour ma part aucune confiance en ces émissaires du diocèse qui prétendent pouvoir déterminer en quelques interrogatoires la véritable nature de notre foi !

Pierre Fournerie soupira. L'incident pourrait bien être un sérieux contretemps. Il n'était pas envisageable d'emmener en mission une novice qui n'aurait pas encore confirmé ses vœux. Sans avoir terminé sa formation aux règles du sacerdoce ni éprouvé la force de son engagement, comment pourrait-elle guider des populations ignorantes vers la vraie foi ? Cela ne serait crédible ni pour Rome ni pour l'archevêque Blanc. Il lui faudrait régler lui-même cet énième et, espérait-il, ultime différent avec l'évêque.

« *Évêché du diocèse de la Sarthe, 10 mars...* » Son Excellence Jean-Baptiste Bazin exultait. L'évêque avait lu et relu la lettre plusieurs fois. Il n'en croyait pas ses yeux. Installé confortablement devant l'âtre, dans la pénombre douillette de ses appartements, il tenait encore négligemment le pli dans sa main droite et admirait avec contentement les flammes qui crépitaient au cœur de la cheminée de marbre blanc. Savourant son plaisir, il relut une dernière fois la lettre avant de s'attaquer enfin à la réponse qu'il pourrait y faire.

« *Votre Excellence,*

Je viens d'apprendre que la congrégation du Sacré-Cœur a eu la chance de recevoir votre visite en mon absence, il y a deux semaines de cela. Vous me voyez bien entendu désolé de n'avoir pu

vous rendre mes hommages en cette occasion. Il m'aurait été bien plus aisé de vous faire part de mes projets de vive voix. Me voilà donc contraint de vous informer par la présente de la suite favorable accordée par le Saint-Siège à ma requête portant sur le financement d'une mission aux Amériques, sur initiative de monseigneur Blanc, archevêque de Louisiane et de Floride.

Vous n'êtes pas sans savoir que monseigneur Blanc a déjà fait appel à mes services par le passé, et ceci, je puis le croire, à sa grande satisfaction. Monseigneur renouvelle sa demande ce jour, en requérant que je lui envoie un prêtre et deux moniales afin d'établir une mission dans l'Ouest américain, territoire encore vierge et seulement partiellement évangélisé.

Il est temps pour moi de vous annoncer que je serai ce prêtre, laissant à la grâce de Dieu, s'Il le veut bien, ma succession à la tête de la congrégation de Châtillon. Il me faut vous indiquer que le prieur Joseph Duval me semble avoir toutes les qualités requises pour être nommé abbé de cette congrégation et qu'il ne fait aucun doute que l'ensemble des moines le confirmeront dans ce rôle à mon départ.

Ceci étant dit, je dois maintenant aborder auprès de vous l'objet principal de cette lettre. Il se trouve que je suis actuellement très limité dans le choix des moniales qui pourraient m'accompagner. Après avoir écarté les religieuses dont l'âge ne permet en aucune façon un si long voyage, après avoir renoncé à convaincre les plus faibles natures de tenter une telle aventure, il ne me reste guère de choix. Une seule moniale de Châtillon a les qualités requises pour mener une telle mission : sœur Judith, qui a montré depuis plusieurs années sa volonté de s'embarquer pour le lointain.

Bien qu'au terme de son noviciat elle n'a pas encore eu la chance de recevoir votre bénédiction lors de la confirmation des vœux solennels. Je me permets donc de solliciter votre bienveillance en ce cas et d'organiser au plus tôt la confirmation de cette novice. Celle-ci est la candidate idéale pour le départ : ardue à la tâche et appliquée, ayant reçu une solide éducation chrétienne, elle saura me seconder avec talent dans cette entreprise. Comme vous l'imaginez, nous nous ferons porte-parole du diocèse du Mans outre-Atlantique et il est indispensable que les candidates retenues soient à la hauteur de la tâche afin de dignement vous représenter.

En vous remerciant par avance de la suite que vous voudrez bien accorder à cette requête, je vous prie d'agréer...

Révérénd Père Pierre Fournerie. »

Monseigneur Bazin savoura intensément cet instant. Ce petit abbé de campagne lui empoisonnait la vie depuis si longtemps... Sa congrégation affichait une insolente réussite, plébiscitée jusqu'à Rome ! Tout ceci au détriment du diocèse du Mans dont il avait la charge. Dieu seul savait à quel point il s'était battu et se battrait encore pour garder l'intégrité de son diocèse et en garantir la bonne gestion... Il lui avait fallu contrer les incessantes manœuvres de cet abbé qui avait déséquilibré la géographie du territoire au profit de la petite paroisse de Châtillon. Qui plus est, c'est lui qui en avait retiré les lauriers alors que lui-même se voyait bouder les honneurs du Saint-Siège ! Ah ! Comme il avait pu souhaiter qu'il lui arrivât malheur ! Comme il avait rêvé qu'il ne revienne jamais de son premier voyage aux Amériques ! Mais non, comme une infection dont on ne peut se défaire aisément, l'indésirable abbé était encore là, plus triomphant et plus arrogant que jamais, avec de nouveaux projets en tête... Au fil du temps, une haine sournoise et inavouable avait grandi au creux du cœur de l'évêque, dépassant depuis longtemps le stade du simple ressentiment. Il avait même fini par tenir l'abbé pour responsable de ce sentiment fort peu chrétien qui avait envahi son âme. À la réflexion, cet homme était probablement un démon que Dieu lui avait envoyé pour éprouver sa constance ! Alors oui, ce soir, à la lecture de sa lettre, l'évêque savourait sa revanche. Enfin ! Cet abbé de malheur annonçait un départ qui serait probablement sans retour. Qui plus est, il le suppliait presque de confirmer une novice pour ce départ. Lui qui n'avait jamais réussi durant ces quinze dernières années à avoir la moindre emprise sur ce prêtre de campagne, n'était-ce pas extraordinairement savoureux ?

Depuis quelques minutes, cependant, l'évêque butait sur ce nom : sœur Judith... N'était-ce pas justement cette effrontée qui avait osé lui tenir tête ? Quelle ironie ! Voilà qu'il détenait entre ses mains bien plus de ficelles qu'il n'en n'avait jamais eu auparavant pour forcer le destin de ce maudit prêtre. L'occasion était trop belle. Qu'allait-il en faire ? Comment en tirer le meilleur parti ? S'abandonnerait-il à ce délicieux sentiment de vengeance ? Ne

serait-il pas particulièrement piquant de lui refuser sa requête ? Ce qui le priverait de répondre positivement à la demande de monseigneur Blanc et aurait incontestablement pour effet de le discréditer auprès de Rome. Mais dans ce cas, cette mission serait confiée à une autre congrégation et l'abbé serait de nouveau coincé ici, à Châtillon, et il continuerait probablement à lui empoisonner l'existence. Ne faudrait-il pas à l'opposé lui accorder un droit de départ le plus rapide possible ? Ne serait-ce pas le moyen de le voir quitter son diocèse de manière définitive ? Il serait du même coup libéré de la présence de cette novice nuisible, pernicieuse et insoumise, véritable gangrène dont il était urgent de se débarrasser. Pour son malheur, son diacre lui avait confirmé que la famille de l'enfant était bien trop influente dans le département pour que cette affaire se règle sans bruit : cette fille était une « de Choisel », famille influente et proche du préfet, qui plus est fort généreuse envers l'Église. Il n'y avait vu que complications et difficultés sans avoir pu trouver de moyen simple d'y remédier. Et voilà que l'abbé Fournerie lui offrait une solution sur un plateau d'argent.

L'évêque était décidément bien indécis et ressassait toutes ces questions sans pouvoir trancher. Il replia la précieuse lettre avec précaution, quitta à regret son fauteuil et se dirigea vers son secrétaire. Il déposa la lettre bien à plat sur le plan de travail, fermement décidé à y consacrer sa toute première heure demain matin. Il resta pensif quelques instants, la contemplant longuement, comme figé devant le pouvoir que lui conférait ce courrier. Oui, décidément, il était plus prudent d'attendre le lendemain pour prendre une décision avisée. Une bonne nuit de sommeil lui éclaircirait les idées.